

Dis-lui au revoir

Dis-lui au revoir

Elle a fait de l'oubli son refuge.
Mais sa mémoire n'a pas dit son dernier mot...

ROMAN

Jeanne Yliss

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorise que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective (article L.122-5) ; il autorise également les courtes citations effectuées dans un but d'exemple ou d'illustration. En revanche, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite (article L.122-4 du Code de la propriété intellectuelle). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Numéro de CopyrightDepot.com 00065858-1

Jeanne Yliss 2019

Dépôt légal juin 2021

ISBN 979-10-359-5955-5

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

© Jeanne YLISS

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Retrouvez-moi sur mon site jeanneyliss.fr
Suivez mon actualité sur Instagram et Facebook
[@jeanneyliss](#)

*Un merci tout particulier à Manu, sans
qui ce livre ne serait pas.*

7H00 : Le réveil sonne pour la troisième fois. Comme à chaque coucher de lune, Julie peine à se lever. Elle s'est à nouveau battue toute la nuit contre insomnies et cauchemars. Franck dort encore. Elle se glisse hors du lit sans bruit. Elle se prépare à toute vitesse. Sa journée de travail débute par une réunion aux enjeux cruciaux. Elle doit être présentable et ponctuelle. Un défi qu'elle relève au quotidien.

— Les jumeaux ? Dépêchez-vous. Vous allez rater le bus !

Elle les interpelle depuis l'étage : elle entend des bruits de vaisselle dans la cuisine alors qu'ils devraient déjà être partis. Vivre vite. Elle ne sait faire que ça. Et elle entraîne toute sa famille dans ce rythme effréné. Elle a besoin de remplir chaque heure, chaque minute, chaque milliseconde. Depuis toujours.

— À plus mom' !

La porte claque. Elle n'a pas pris le temps de les embrasser ni de les voir. Eux non plus. Comme tous les matins. Quand elle rentrera ce soir, ils seront dans leur chambre, *AirPods* dans les oreilles, musique en perfusion auditive. Ils se donneront peut-être la peine d'échanger quelques mots. Si Julie n'est pas trop épuisée et les adolescents pas trop occupés avec leurs réseaux sociaux.

7H30 : La belle blonde se dépêche. Elle doit être en salle de réunion dans vingt-cinq minutes. Elle se maquillera dans la voiture, d'où elle passera ses premiers appels professionnels. Elle emporte un mug de café pour le trajet. Habillée de son manteau de laine et de son énergie, elle quitte la maison. Elle s'installe derrière le volant et démarre à la hâte tout en extirpant un rouge à lèvres de son sac à main. À peine sortie du garage, elle accélère sur les routes de Palavas qu'elle connaît par cœur. Direction le quartier Antigone au centre de Montpellier. Le Bluetooth de sa voiture ne veut pas fonctionner. La

technologie a le pouvoir de l'exaspérer ! Tant pis, elle passera ses coups de fil en mettant le haut-parleur, cigarette à la bouche. Pas eu le temps de déjeuner. Elle se gave de nicotine et d'arabica. Elle ne sait pas subsister sans ces cocaïnes impérieuses.

— Eh merde !

Julie tente de récupérer son téléphone qui a glissé entre les sièges, sans succès. Elle jette un œil furtif sur la route, la voie est dégagée. Elle se penche davantage pour accéder à son portable. Par réflexe, sa main gauche, restée sur le volant, suit le mouvement de celle de droite. Sa voiture dévie de sa trajectoire et percute un mur de plein fouet. Elle fait tomber sa cigarette, lâche le volant et la pédale de l'accélérateur. Sa tête heurte l'airbag qui s'est déclenché. De la fumée s'échappe du capot. Elle a mal à la poitrine, au bras droit, au crâne. Elle est sonnée. Un autre véhicule se gare devant le sien et son conducteur en sort en trombe.

— Madame ? Madame ? demande-t-il à travers la vitre, tout en toquant dessus.

Il essaie d'ouvrir la porte mais elle est verrouillée de l'intérieur. Julie entend sa voix au loin. Tout devient nébuleux, brumeux. Elle s'évanouit.

7H55 : Elle reprend connaissance, dans un brouillard cotonneux, allongée dans un camion de pompiers.

— Madame ? Comment vous sentez-vous ?

— Ça va.

Son élocution est pâteuse, elle a le goût du sang dans la bouche.

— Vous avez eu un accident de la route. Vous avez fait un malaise. *A priori* rien de grave. Quelques brûlures et blessures superficielles. Nous vous transportons à l'hôpital.

Elle ne répond pas. Elle essaie de bouger, une à une, toutes les parties de son corps. Elle perçoit des douleurs. Toutefois, chaque membre remue au gré de ses commandes. Péniblement, mais mobile quand même. Elle est rassurée. Elle ferme les paupières, exténuée, comme après un marathon dans le désert.

8H10 : On la promène en brancard dans les couloirs de l'hôpital, direction les urgences. Du monde patiente déjà. Elle devra attendre, puisque ses jours ne sont pas en danger. Franck a été prévenu et la rejoint rapidement. Lui, cuisinier de métier, elle, juriste dans un cabinet d'assurances, leurs rythmes de vie sont décalés. Ils se croisent plus qu'ils ne partagent. Mais aujourd'hui, il reste auprès d'elle.

Après toute une batterie d'exams, radios, vérifications des constantes, elle est autorisée à partir. Bilan : un plâtre au bras droit, des contusions, des brûlures au premier degré et une côte cassée.

18H15 : Enfin à la maison ! Elle éprouve quelques difficultés à marcher, mais elle s'en tire bien. Les jumeaux sont rentrés. Inquiets, ils s'empressent de la rejoindre dès son arrivée. Mély la serre si fort qu'elle lui fait mal. Julie la repousse doucement en grimaçant un sourire. Hugo lui tient la main. Les effusions démonstratives ne l'ont jamais enthousiasmée. Tous deux l'assaillent de questions ; ils ont besoin d'être tranquilisés sur son état. Elle répond succinctement. Franck n'intervient pas. Il sait qu'elle aime maîtriser en toute situation. Leur interrogatoire dure moins de cinq minutes. Rassurés, ils retournent dans leur chambre. Julie monte dans la sienne se déshabiller. Elle souhaite prendre une longue douche.

— Tu veux que je t'aide ? demande Franck.

— Non, je me débrouillerai.

Franck dépose un léger baiser sur ses lèvres et descend en cuisine. La blessée entreprend d'enlever ses vêtements déchirés et tachés de sang par endroits. Elle peine à se mouvoir sans l'usage de son bras droit. Et les antalgiques ne dupent pas les élancements, mais elle ignore la douleur car elle préfère rester seule.

18H40 : Dénudée, elle se regarde dans le miroir. Elle détaille sa peau en papier mâché et les hématomes disséminés sur son corps. Dont un énorme au niveau du buste. Son pouls s'emporte en

quelques secondes. Son souffle s'accélère jusqu'à l'oppression. Elle se sent mal. Des flashes. Elle halète. Elle n'arrive plus à respirer. Des reviviscences. Elle voudrait crier. Pourtant, aucun son ne sort de sa bouche. Des larmes jaillissent sans prévenir. Tout devient flou.

Soudain, elle l'aperçoit. *Elle*. Ses hématomes. Les *siens*.

Le cri strident resté bloqué quelques secondes plus tôt s'échappe de sa gorge. Un hurlement qui s'extirpe du plus profond de ses entrailles. Malgré elle. Les coups de feu. Elle *l'*entend. Elle *la* voit. Elle se souvient. Elle manque d'air. Encore des flashes. Elle suffoque. Elle a retrouvé la mémoire. Elle se sent comprimée. Ses mots à *lui*. Elle étouffe. Ses hématomes à *elle*. Le détonateur. Elle est comme asphyxiée. Des réminiscences. Brusques. Inattendues. Son cœur cogne à tout rompre dans sa poitrine. *Il* braille. Elle serre sa tête entre ses mains. Elle bouillonne. Elle ne veut pas. Elle refuse de revoir ça. Elle gémit.

Franck entre dans la chambre précipitamment, alerté par le hurlement. Julie s'effondre sur le parquet de bois exotique.

Sa vie s'est arrêtée là une seconde fois. Un mardi soir de janvier 2020 à 18 h 45. Lendemain de la Saint Sébastien.

Son époux la soulève et la transporte jusqu'au lit. Il reste auprès d'elle jusqu'à ce qu'elle reprenne connaissance. La jeune femme respire à grosses gouttes. Elle écarquille les yeux et voit son mari penché au-dessus d'elle. Les images reviennent peu à peu dans son esprit. L'oubli n'est plus. Elle a huit ans. Elle est redevenue une enfant. Et *elle, elle* exhibe cet énorme bleu sur le bras. Le gauche, celui qui dépasse du drap.

Franck lui parle, mais elle ne saisit pas ce qu'il dit. Julie croit qu'il est inquiet, qu'il lui demande comment elle va. Il ne comprend pas ce qui se passe. Elle non plus. Incapable de lui répondre, elle le fixe en silence. Des larmes coulent sans qu'elle sache comment arrêter ce torrent. La douleur dans son bras gauche se réveille, intense, vigoureuse. Et elle n'est pas liée à l'accident de la circulation. Des

années qu'elle l'habite en fidèle ennemie. Sa respiration est toujours courte. Son cœur s'est emballé à la vitesse maximum. Elle manque d'air. Le bleu des hématomes. Le rouge du sang. Des hallucinations visuelles qui prennent sens. Elle regarde Franck, paniquée. Elle ne réalise pas ce qu'il lui arrive. Elle a l'impression de ne plus habiter son corps. Quelqu'un d'autre en a pris possession. Sans doute la petite Julie, quand elle avait huit ans. Une enfant terrorisée.

Julie et ses huit ans.

Dans la nuit, dépassé par les événements, Franck décide de ramener son épouse à l'hôpital. La jeune femme reste les trois jours suivants murée dans une chambre ainsi que dans le silence. Elle ne peut ni manger ni parler et dort à peine. Prostrée et déconnectée du présent.

Elle subit d'autres examens qui ne révèlent rien d'anormal. La douleur n'est pas physique. Elle vient d'ailleurs. Des souvenirs refoulés de son enfance ont surgi quand elle s'est aperçue dans le miroir, empreinte de bleus et de réminiscences. Elle comprend à cet instant que sa vie a basculé. Plus rien ne sera jamais pareil.

Elle a huit ans, elle est effrayée, ses larmes coulent à l'intérieur. Elle doit masquer sa peur et ses pleurs. *Il* ne les supporterait pas.

Elle est allongée. Inerte. Son bras gauche dépasse. Couvert d'ecchymoses.

Il se tient là, derrière la petite fille. *Il* lui ordonne de sa voix sépulcrale :

— Dis-lui au revoir !

Elle retient ses sanglots. Elle sait qu'elle n'a pas le droit de verser des larmes, *il* n'aimerait pas ça. *Il* exige que Julie l'embrasse. Alors elle s'approche d'*elle*. Elle s'immobilise à un pas d'*elle*. Elle chuchote :

— Au revoir.

— Mieux que ça ! Dis-lui au revoir mieux que ça ! hurle-t-*il* en frappant le sol de la crosse de sa carabine.

Hôpital, jour 1 — Au petit matin, un médecin pénètre dans la chambre de Julie sans frapper. Il la regarde à peine, lui parle abruptement. Elle ne lui répond pas. Roulée en boule, les yeux fixés au-dehors, elle reste sans réaction. Pas parce qu'elle ne veut pas. Elle ne peut pas. Tout est congelé en elle. Engourdie, sa respiration restreinte, elle flotte à la surface du monde agité des vivants.

Il repart comme il est entré, bruyamment et froidement. Puis on lui sort le grand jeu : scanner. Celui-ci ne révèle rien d'anormal, aucun hématome sous-dural à la suite de l'accident, dont la présence aurait pu expliquer ses troubles de la parole. Ni de lésions évoquant un traumatisme crânien.

Quelques infirmières et aides-soignantes défilent tour à tour, pour lui donner à manger, la toiletter, prendre sa température, sa tension. Elle se laisse surprendre par ces allées et venues. Elle sursaute à chaque fois, prise par la peur de découvrir qui va franchir la porte. La sensation de n'être pas tout à fait elle. Pas tout à fait vivante non plus. Elle est perdue, elle erre dans les dédales de ses souvenirs et n'arrive pas à les exprimer. Aucun son ne veut sortir de sa bouche. Elle dévisage, hagarde, tous ces gens qui circulent dans *sa* chambre, ou bien elle continue de fixer la valse des nuages légers par la fenêtre.

Des images d'autrefois commencent à tourner en boucle dans son esprit. Ces clichés accroissent au fur et à mesure cette impression de suffocation et d'oppression qui l'a saisie quand, la veille, elle a vu son reflet dans le miroir. Elle appuie de toutes ses forces sur ses paupières pour effacer ses visions. Elle lutte contre le sommeil malgré la fatigue. Si elle s'endort, elle sombrera dans ses cauchemars habituels qui, à présent, prennent sens. Des années de flash-backs incompris, insensés, et soudain des réminiscences qui gagnent en précision.

Un seul son a franchi sa bouche depuis son arrivée. Un tout petit cri, quasi inaudible. Un cri presque silencieux, lorsqu'elle a aperçu le sang qu'on venait de lui prélever. Quelques gouttes rouges qui l'ont glacée d'effroi. Elle a frotté ses mains l'une contre l'autre, pour se débarrasser de la texture poisseuse et chaude qu'elle imaginait collée à sa peau, alors que rien n'avait débordé de la seringue ni du flacon. Pourtant, l'image très nette de ses mains maculées de sang chaud était bien réelle.

Parfois elle se sent ici. Autour d'elle, le néant, l'inertie. Et un sentiment de détresse absolue.

Parfois elle se sent là-bas. En Corrèze. Quand elle était encore une fillette. C'est trouble, et flou. C'est chaleureux, comme *elle*. C'est glacé, comme *lui*. Peu à peu, elle a la sensation de remplir des cases restées vides dans sa tête depuis de longues années. Une amnésie lacunaire qui se comble par fragments.

Hôpital, jour 2 — Julie rencontre une psychologue qui lui présente toute une batterie de tests, des planches de dessins, des images. La professionnelle se heurte à l'immobilisme de sa patiente, qui demeure mutique et apathique. Elle ne parle pas, ne pointe pas, ne désigne pas. Rien. Une orthophoniste tente sa chance, sans plus de succès. Du mime, des musiques, des pictogrammes, des mots écrits. Rien non plus. Aucune réaction. Pas la moindre oscillation de l'œil, de la paupière, du corps, de la main. Aucun indice qui laisserait penser qu'elle cherche à communiquer.

On la promène en fauteuil roulant à travers les différents services, espérant qu'elle croisera enfin le chemin de celui qui saura. Elle, elle sait. Pas tout. Un peu. Certains éléments lui reviennent par bribes, elle n'a pas réussi à tout assembler. Elle sait surtout qu'elle est seule à savoir, mais qu'elle ne peut rien leur expliquer. Elle préfère se couper des autres. Non, elle ne préfère pas. Elle n'a rien choisi. Elle ne peut pas. Elle subit. Elle se barricade malgré elle, elle n'a plus les commandes. Le peu qu'elle s'est remémoré est bien trop violent.

Une horreur humaine difficile à envisager. Quand Franck est venu la voir, elle l'a fixé sans mot dire. Figée comme une statue.

Et plus on la confronte à divers spécialistes, plus on lui pose de questions, plus on essaie de savoir, plus elle s'emmure. Recroquevillée à la frange de la vie, elle se délaye dans les secondes qui s'écoulent au goutte-à-goutte. Plus les heures passent, plus elle sent ce silence glacial monter en elle, depuis mardi soir. Sans pouvoir le verbaliser. Un silence glacial et assourdissant qui résonne dans toute sa chair. Comme un appel au néant qui grouille en elle. Le vacarme extérieur ne peut franchir cette barrière funeste. Elle s'embourbe dans son vide intérieur, creux, dénué d'affect, s'éloignant peu à peu des douces lueurs. Il y a eux et elle. Elle et eux. *Nous* n'existe pas. *Nous* est un leurre, une entité mensongère pour rester debout, nous faire croire en une vie meilleure, un possible bonheur. Mais elle est seule. Elle est seule depuis le jour où *il* l'a mutilée de l'amour maternel. Même avec eux, son mari et ses enfants à ses côtés, elle est profondément seule. Elle ne l'a jamais réalisé, trop occupée à faire semblant de vivre, en remplissant, remplissant toujours davantage.

Du sport, du travail, du tabac, du café, du shopping, du travail, des cigarettes, du footing, des vêtements plein les armoires, du travail encore et encore, des soirées où elle reste en retrait à observer.

Du remplissage pour anéantir le vide, pour berner la solitude intérieure. Un isolement auquel elle a inconsciemment consenti parce que tout cadénasser, les sentiments, les émotions, le ressenti, c'est encore la meilleure protection. Ne rien éprouver. Ne rien projeter. Ne rien se remémorer. Pour étouffer la souffrance. L'étrangler à l'en faire suffoquer. L'abattre pour ne pas lui laisser l'opportunité de la détruire. Et vivre vite, sans réfléchir, sans penser. Avancer au pas de charge. Remplir. Un exhausteur factice de l'insipide quotidien. Traverser les journées à la vitesse céleste. Pour s'anesthésier. Et aussi pour s'approcher plus rapidement du dernier lever de soleil, aveuglement. Trente-six ans en anaérobie. Elle ne respire plus depuis ses huit ans.

À présent, elle affronte ce vide qu'elle a toujours fui. Cette excavation qui la ronge clandestinement et la grignote sournoisement depuis si longtemps. Elle avait oublié, elle avait relégué toute cette horreur dans les tréfonds de sa mémoire. Mais celle-ci s'est rappelée à elle. Une lobotomie avortée avec la résurrection des souvenirs. Et si Julie est à demi morte, cette douleur, elle, est bien vivante. Dominante. Immensément envahissante. Victorieuse. Elle la cisaille à l'en faire crever. Elle l'habite et la gouverne. Elle commande son être figé et dirige ses actes, ses pensées, la statufiant en une momie muette. Le supplice des souvenirs a pris possession de Julie. Elle vit à la merci de ces retrouvailles sanguinaires. Elle ne peut plus nier, faire comme si tout ça n'avait pas existé. Son corps, sa tête, dégueulent des parcelles d'autrefois et ce ne sont pas quelques antalgiques ni anxiolytiques qui parviendront à anéantir ces résurgences.

Elle oscille entre moment présent et passé. Avec cette sensation de ne plus savoir qui elle est.

Qui suis-je ?

Le trou noir s'éclaire par bribes pour raviver ses jeunes années.

La petite Julie observe Narcisse. C'est son oie. L'enfant a choisi ce prénom car la bête est toute blanche. Elle couve son œuf depuis plusieurs nuits, en oubliant de boire et de manger. Julie lui apporte quelques graines de blé, mais Narcisse s'en détourne, elle se désintéresse de son gosier. Cet animal a un instinct maternel exacerbé, au point de négliger sa camarade de jeu et de ne pas se soucier de picorer. Habituellement, elle suit l'enfant partout dans la ferme en gambadant. Ensemble, elles en explorent les moindres recoins, sautent dans les flaques de boue, courent et jouent au loup. Et quand Narcisse cancanne, Julie l'imité. Celle-là regarde alors la fillette, en allongeant son grand cou. Et la petite rit ! Elle rit !

Quand arrive l'heure du goûter, maman l'appelle :

— Ma chérie, ta tarte aux pommes est prête !

Sa pâtisserie préférée ! Elle accourt à la vitesse de l'éclair. La fermière réalise une tarte délicieuse comme personne ne sait les faire.

Sa maman, elle est formidable. Comme Narcisse, elle a un instinct maternel incroyable. Julie aime les rondeurs qui se dessinent sous son tablier. Des formes où il fait bon se réchauffer quand elle a besoin d'être réconfortée. Ou simplement pour le plaisir d'être cajolée au son d'une berceuse ou d'une tendre mélodie que sa mère entonne de sa voix de fée. L'exquise Denise est affectueuse, toujours souriante. La vie dans cette ferme corrézienne, c'est celle que tous les enfants devraient connaître. De la douceur. De l'insouciance. Des animaux. Des tartes aux pommes parfumées à la cannelle. Des chansonnettes. Et des câlins.

Quand Julie a fini de goûter, elle se précipite sur sa balançoire faite d'une planche de bois et de deux cordes qui la rattachent au châtaignier. Elle se propulse jusqu'à se perdre dans les airs, laissant flotter au vent sa chevelure au carré imparfait, coupé par maman qui

s'improvise coiffeuse. Lorsqu'elle se comporte ainsi, Denise crie depuis le perron :

— Pas si vite Julie ! Pas si haut ! Tu vas te retourner l'estomac et vomir tout ton quatre-heures !

— Mais non, maman, j'ai des pouvoirs magiques. Regarde, je vole et j'ai même pas mal au cœur !

Et sa mère capitule en souriant. Et Julie rit ! Encore et encore. Elle aime sa maman. C'est la plus belle des mamans. La plus gentille aussi. Une maman qui fait semblant de s'inquiéter pour sa fillette, mais qui, en vrai, n'a jamais peur pour elle. Et l'enfant, confiante et déterminée, en profite pour faire tout ce qui lui plaît.

Quand elle ne s'amuse pas sur sa balançoire ou qu'elle ne joue pas avec Narcisse, elle poursuit des bulles de savon poussées par la brise. Et elle construit des cabanes dans les bois. Avec de vrais outils. Parce que grimper dans les arbres, ça la fait frissonner et que bâtir, ça la passionne. Aussi elle bricole un habitat éphémère, qui souvent s'envole au premier vent en colère, et qu'elle s'empresse de remplacer par un autre, qu'elle espère plus prospère. Installée dans sa demeure de branches et de planches, elle domine son pays de Cocagne. Tout est petit vu d'en haut, et elle, elle est immense. Elle se campe un long moment dans le palace édifié de ses mains, reine des lieux, et déguste les images des livres merveilleux.

Puis elle descend de son nid et dessine à la craie, de son écriture appliquée, les cases de la marelle sur le béton de la cour où elle s'amuse ensuite à sautiller. Sa création temporaire finit par s'effacer sous le balayage des feuilles tombées, du vent, de la pluie, des pas.

Elle est fille unique. Mais ce n'est pas grave. Elle a Narcisse. Et les copains de sa classe. Vive, sociable, elle les entraîne dans mille jeux qu'elle imagine dans la cour de récréation, où elle est promue chef des opérations. Elle adore aller à l'école, apprendre des phonèmes qu'elle fait tournoyer dans sa bouche comme des bonbons, d'abord acidulés, puis sucrés. Vient ensuite la leçon de

graphisme où elle apprend à tracer chiffres et lettres d'un geste hiéراتique. Elle se prépare pour l'entrée au CP.

Plus tard, elle veut être une ministre magicienne. « Parce que tu es intelligente, ma chérie », lui répète souvent sa mère. Une ministre parisienne pour défendre les animaux, les arbres et les enfants. Parfois, elle chipe le rare maquillage de sa maman en cachette. Et Julie devient une peintre se barbouillant avec sa palette. Ensuite elle se hisse sur l'unique paire de chaussures à talons de Denise. Bien trop grandes pour la future pacificatrice. Puis elle enfle tous ses bijoux en toc, ses colliers de nouilles et ses bracelets de perles en plastique. Elle joue à être une dame avec ses joues trop poudrées et ses escarpins démesurés. Elle s'entraîne à être à plus tard, quand elle sera ministre prestidigitatrice. Et que sa maman habitera avec elle, pour cuisiner des tartes pommes-cannelle. Et puis Julie se dit qu'elle aura un mari. Un mari très gentil. Ensemble, ils feront plein de bébés. C'est écrit comme ça dans les livres que maman raconte à Julie depuis son plus jeune âge. Un homme qui la chamboule, la tourneboule, la bouleverse.

Plus tard c'est dans longtemps. Pour l'instant, elle a presque six ans, et elle est la fille la plus heureuse de la terre dans sa ferme de Corrèze où maman rend la vie édulcorée et ouatée.

Hôpital, jour 2 – Le psychiatre a demandé à rencontrer Franck. Ce dernier s’assied face au médecin dans le bureau exigü. Une table en verre les sépare. Les murs blancs illuminent légèrement la pièce. L’étroitesse des lieux est amplifiée par la multitude de dossiers déposés sur le bureau et par les placards ouverts, d’où débordent des piles imparfaites de boîtes en carton desquelles dépassent des papiers. Une petite fenêtre, qui donne sur le parking, est habillée d’un store aux lames grisonnantes, tordues, fatiguées d’avoir été manipulées.

— Monsieur Cléan, je suis le docteur Lemoine. J’ai quelques questions au sujet de votre épouse.

Le psychiatre allume une lampe pour apporter un peu de chaleur et de lumière. L’abat-jour penché attire l’œil de Franck. Il est tenté de redresser le cône en coton fleuri. Mais il n’est pas là pour ça. L’heure est grave, aussi ramène-t-il son attention vers son interlocuteur et se concentre-t-il uniquement sur lui. Il réajuste ses lunettes sur son nez pour se donner une contenance.

- Je vous écoute.
- A-t-elle déjà eu un accident de la route avant celui de mardi ?
- Pas à ma connaissance.
- Même en tant que passagère ?
- Non. Enfin, je ne crois pas, dit Franck avec hésitation.
- Un autre traumatisme physique ou psychologique ?
- Désolé, mais je ne vois pas.

Franck saisit machinalement un stylo qui traînait sur le bureau et le secoue entre ses doigts. Il pensait que le médecin lui apporterait des réponses, au lieu de cela, il n’a que des questions qui intensifient son incompréhension. Le docteur observe l’époux quelques secondes en silence. Franck prend conscience de son agitation, il dépose le stylo devant lui, croise les bras. Levant des sourcils

interrogateurs en direction du docteur Lemoine, il incite ce dernier à reprendre la conversation.

— Pouvez-vous me parler un peu d'elle, de son vécu, je vous prie ? Elle est totalement mutique et ne participe pas non plus aux tests de désignation.

— Sa mère est morte quand elle avait huit ans, elle a été placée en famille d'accueil. Nous nous sommes rencontrés lorsqu'elle avait presque vingt-trois ans. Elle venait de finir ses études de droit. La suite, une vie ordinaire plutôt active : un mariage, deux enfants — des jumeaux — des vacances l'été. Julie est une femme brillante et déterminée.

— De quoi est décédée sa mère ?

— D'un cancer.

— Et son père ?

— Elle ne l'a jamais connu. Je crois que sa mère est tombée enceinte par accident. En tout cas, elle n'a jamais fait référence à un père qu'elle aurait vu, même rarement.

— A-t-elle de la famille ?

— Elle est fille unique, pas d'oncle ni de tante. Elle n'a personne en dehors des jumeaux et de moi-même.

— Des amis d'enfance qu'elle côtoierait encore ?

— Je suis désolé, mais une fois de plus la réponse est non. Julie apprécie la solitude et elle n'a gardé contact ni avec ses amis de jeunesse ni avec ses camarades d'université.

— Bon, rétorque le médecin perplexe, auriez-vous des informations sur sa famille d'accueil ?

Franck s'enfonce dans son siège, rassemble ses souvenirs, malheureusement il n'en a pas. Cette conversation le perturbe, il réalise qu'il en sait peu sur son épouse. Mais le médecin espère des réponses. Qui d'autre que celui qui partage son quotidien depuis plus de vingt ans peut la connaître davantage ? Personne. Et pourtant, il a plus l'impression de subir un interrogatoire que de participer à une conversation. Les intentions du psychiatre sont bonnes, il n'en doute pas. Cependant elles révèlent son évidente ignorance, noyée dans

l'agitation, jusqu'à l'accident. Il ne sait presque rien de Julie. Celle qui lui a dit oui alors qu'ils avaient la vie devant eux, la tête pleine de projets et l'insouciance de la jeunesse. Toutefois, le temps de la légèreté n'est plus. Cette certitude s'abat sur lui dans ce bureau opaque. Le désordre ambiant s'immisce dans ses pensées d'où émane une brume confuse. L'inconfort de la chaise gagne chacun de ses membres. Il s'agite. Il voudrait se lever et partir. Effacer les dernières heures et avancer. Recommencer ou continuer, peu importe, mais retrouver *sa* Julie, celle qu'il connaît, et le rythme trépidant de leur quotidien. Hélas, c'est impossible. Julie est muette, clouée dans un lit, sans explications. Et il désire comprendre. Sa seule chance d'y parvenir est assise devant lui. Il redresse l'abat-jour pour apaiser ses angoisses, croise ses pieds sous la chaise pour calmer son agitation et reprend le fil de la discussion.

— Julie est assez secrète et n'aime pas regarder en arrière. Mais je crois qu'elle se sentait bien dans sa famille d'accueil.

— Vous les revoyez parfois ?

— Non. Jamais. Je me sens stupide, je réalise à quel point le passé de Julie est absent de sa vie actuelle.

— Ce n'est pas grave Monsieur Cléan, tente de le rassurer le docteur Lemoine, mais c'est dommage. Ils auraient peut-être pu nous communiquer quelques renseignements. J'ai l'impression qu'il nous manque une pièce du puzzle.

— C'est-à-dire ? interroge Franck avec une lueur d'espoir, à l'affût d'un rai de lumière éclairant le tunnel dans lequel il est égaré.

— Votre épouse est en état de stress post-traumatique. Après un simple accident de la route sans complication notable, c'est assez étonnant. Est-elle particulièrement sensible ?

— Julie ? Sensible ? C'est un roc, une guerrière.

— Ou c'est une carapace.

— Non, c'est impossible. Elle n'est pas du genre à se plaindre ou à s'apitoyer. Elle fonce quoi qu'il arrive, affirme l'époux, convaincu.

— Ce n'est pas nécessairement un signe d'équilibre. Ça peut être une forme de fuite.

— Fuite de quoi ?

— Du quotidien. Du passé. Du présent. Par peur de l'avenir. Les réponses sont multiples.

— Je n'avais jamais envisagé ça sous cet angle. Elle avait l'air tellement solide.

Franck est perdu. Les questions et observations du médecin intensifient le chaos dans lequel il erre depuis l'avant-veille.

— C'est très cliché de dire cela, pourtant c'est réel : se méfier des apparences ! Nous avons relevé des traces de scarifications à l'intérieur de son poignet gauche. Vous pouvez m'en dire plus à ce sujet ?

— Pardon ?

— N'avez-vous jamais remarqué ses cicatrices ?

— Si, mais...

Franck pose son menton entre ses mains et fixe le bureau. Des traces de scarifications ? Julie lui avait expliqué qu'elle s'était blessée, sans s'attarder en justifications. Il n'avait pas cherché à en savoir davantage. Le tournis s'empare de lui. Il est tenté d'envoyer valser la pile de feuilles branlante qui se trouve à portée de son bras. De colère, de dépit. Par refus aussi. Scarifications. Quel mot violent, hideux, porteur de tant de souffrances ! Le cuisinier se frotte les tempes avec virulence pour atténuer cette fichue migraine qui l'assomme à présent. Le médecin relève son trouble.

— Je suis désolé de vous l'apprendre comme ça, Monsieur Clénan. Mais votre femme se mutilait. Les lésions sont caractéristiques.

— Je... je l'ignorais, bredouille Franck. Mais pourquoi ? Pourquoi Julie se serait-elle fait du mal ? Et quand ?

— Généralement, les scarifications concernent les adolescents, le plus souvent des filles, qui éprouvent un profond mal-être. Sans intention de se tuer, mais plutôt pour se soulager d'une douleur.

— Se soulager d'une douleur ? Mais laquelle ? Et se soulager d'une douleur en se mutilant ? Ça n'a pas de sens. Et puis Julie ne m'a jamais parlé de son passé comme d'une période horrible.

— Je suis navré, mais je ne peux pas vous en dire plus. Seule votre femme a les réponses.

Le silence s'installe quelques minutes. Le psychiatre respecte ce temps qu'il juge nécessaire à l'époux abasourdi pour intégrer cette révélation. Puis il reprend :

— Voyez-vous autre chose à me dire ?

Franck réfléchit un instant. La douleur pulsatile martèle ses tempes. Il se concentre afin de dénicher un renseignement pertinent. L'effort lui paraît surhumain, mais un détail lui revient. Celui qui renferme peut-être la clé de tout ce mystère.

— Maintenant que j'y pense... Sa crise de panique s'est déclenchée quand elle a découvert ses blessures dans le miroir. Vous croyez qu'il y a un lien ?

— Peut-être. Apercevoir son corps meurtri a pu l'affecter, surtout si elle est soucieuse de son apparence. Ou cela lui a rappelé des souvenirs : c'est l'hypothèse que nous formulons avec mes confrères. Creusez la piste de sa jeunesse si possible. Nous ne pouvons pas la garder ici davantage. Nous avons effectué tous les examens pertinents et nous n'avons rien trouvé. Demain, nous vérifierons à nouveau ses constantes et, si tout est correct, nous la laisserons sortir. Toutefois, je vous encourage à prendre rendez-vous avec un psychiatre. La piste psychologique est la seule plausible, une surveillance sur ce plan s'impose.

— Pas de souci. Mais croyez-vous qu'elle va reparler ? C'est terrifiant ce mutisme. Et puis maintenant, j'ai toutes ces questions qui trottent dans ma tête, faut qu'elle m'explique.

— Je pense que son mutisme est lié à un état de choc. Ça arrive. Montrez-vous patient, prévenant, sans être étouffant. Prenez soin d'elle, elle en a grand besoin. Et si la situation n'évolue pas, revenez et nous envisagerons une hospitalisation en psychiatrie.

Franck remercie le docteur Lemoine. Il sort du bureau, perturbé et désorienté par cet entretien. Il n'a pas le temps de retourner à Palavas pour voir si les jumeaux gèrent la situation. Dix-sept heures approchent, il se rend directement au restaurant, la tête enserrée dans un étau compressif.

Arrivé sur son lieu de travail, il avale deux gélules pour vaincre sa migraine. S'attelant en cuisine pour préparer le service du soir, il agit en pilotage automatique, son esprit focalisé sur les propos du médecin. Une carapace ? Des scarifications ? Et s'il ne connaissait pas vraiment Julie ? Il se rend compte du nombre de zones d'ombre qui planent sur sa vie, dont il n'avait jamais pris conscience avant ce jour. Il s'est montré incapable d'apporter le moindre élément sur ce qui a précédé leur rencontre.

Leur rencontre... C'était il y a vingt et un ans. Tout en préparant le service du soir, Franck repense à cette période. Il exerçait dans une paillote de la Grande-Motte et Julie, qui venait de passer ses examens, s'offrait quelques jours de vacances avec une de ses amies. Un serveur était entré en cuisine l'informant qu'une jeune femme exigeait de connaître celui qui avait élaboré ce fabuleux dessert. Intrigué, il était allé en salle pour lui parler.

— Vous m'avez demandé ?

— Alors, vous êtes le magicien ?

— Magicien ?

— Oui. Votre tarte aux pommes, elle a le goût de mon enfance, je n'en avais pas mangé d'aussi bonne depuis des années.

— Ravi qu'elle vous ait plu, lui avait-il souri avec satisfaction.

— Vous me donneriez la recette ?

— Vous accepteriez une invitation à dîner pour que je partage ce secret avec vous ? avait-il répondu du tac au tac.

Julie avait plissé les yeux pour mieux le scruter. Le cuisinier avait remarqué qu'elle le détaillait de la tête aux pieds en quelques secondes, semblant évaluer le degré de confiance qu'elle pouvait lui accorder. Il avait affiché un large sourire dévoilant des dents du bonheur. Il souhaitait se montrer le plus rassurant possible, manière d'être naturelle pour cet homme enthousiaste et enjoué. Puis elle l'avait fixé sans sourciller avant de reprendre d'une voix neutre :

— Pourquoi pas ? Quand ?

— Demain, c'est mon jour de repos.

— Parfait.

— Alors à demain, je vous attendrai à dix-neuf heures devant la capitainerie.

— OK. À demain.

Il était reparti en direction de son antre, puis avait fait demi-tour.

— Au fait, moi c'est Franck. Et vous ?

— Julie.

— Enchanté Julie. Je vous souhaite une bonne soirée.

Cette fois, il s'était incliné pour déposer un baiser sur sa joue. Il s'était épris aussitôt de ses yeux bleus presque transparents, teintés de mélancolie, qui lui donnaient toujours cet air absent, lointain. Des yeux qui semblaient ne jamais sourire, même quand elle paraissait pourtant heureuse. Il avait adoré son audace, sa force de caractère. Rapide, déterminée et efficace dès les premiers instants, comme elle s'était révélée être par la suite.

Quant à Julie, elle était tombée sous le charme des saveurs de ce dessert qui la transportaient dans son enfance corrézienne. À partir de ce jour-là, ils ne s'étaient plus quittés, même si leur vie n'avait jamais vraiment ressemblé aux contes de fées que lisait Julie, blottie dans ses cabanes.

Finalement, à part son goût prononcé pour sa tarte aux pommes, que savait-il d'elle ? Franck se concentre sur cette question tout en ciselant du persil et en éminçant des échalotes. Il voudrait trouver une réponse qu'il pourrait apporter au docteur Lemoine, mais surtout à lui-même. Il sait qu'elle est active, dynamique, addict à la cigarette et au café, qu'elle court du matin au soir pour son travail et le week-end en chaussant ses baskets. Il sait que son armoire regorge de vêtements car c'est une acheteuse compulsive. Elle n'est pas particulièrement tendre ou câline ni avec lui, ni avec Mély et Hugo. Ils l'aiment comme ça et c'est comme ça qu'elle les aime, même si, bien sûr, parfois, ils apprécieraient davantage de douceur de sa part. Surtout Mély. Les jumeaux sont très proches de leur père. Mély lui a déjà confié qu'elle adorait avoir une plus grande complicité avec sa mère. Il sait que...

Gérald interrompt le cours de ses pensées.

— Ouh ouh Franck ? Tu m'écoutes ?

— Pardon, Gérald, j'ai la tête ailleurs.

— J'ai bien vu. À cause de Julie ? Ça ne va pas mieux ?

— Non, elle est toujours à l'hosto.

— Comment ça ? Tu m'avais dit qu'elle n'avait que des blessures superficielles.

— Exact. Mais mardi soir, elle a fait une crise de panique, je ne sais pas pourquoi. Et depuis elle ne parle plus.

— Ça se peut ça ?

— Faut croire que oui...

Franck dépose le couteau sur la planche à découper et prend appui contre les fourneaux dans son dos. Un apprenti se faufile entre les deux hommes, en s'excusant. Gérald s'écarte un peu pour laisser de la place, puis fait un pas vers son employé en baissant d'un ton.

— Et les médecins, ils en pensent quoi ?

— Qu'elle est en état de choc post-traumatique !

— Je ne vais pas te mentir, j'ai besoin de toi au resto et ça ne m'arrange pas que tu t'absentes. Mais si tu dois t'arrêter un jour ou deux, pour elle, pour les enfants, tu le dis et je me débrouillerai, poursuit Gérald en lui donnant une tape fraternelle dans le dos.

— Merci l'ami, tu es le meilleur des patrons. Les jumeaux sont grands, à seize ans ils font leur vie à partir du moment où le placard déborde de pâtes ! Mais je risque de m'absenter des demi-journées ici ou là, pour des examens médicaux.

— OK. Tu me préviens dès que tu sais et on s'organisera.

— Pas de souci, merci. Tu voulais me demander quelque chose ?

— La liste des commandes en frais et surgelés à effectuer pour demain matin s'il te plaît. Les fournisseurs vont passer d'ici la fin de semaine.

— Pas de problème, chef, c'est comme si c'était fait !

— Courage mon gars. Elle va s'en sortir, c'est une battante ta Julie, l'encourage Gérald d'un clin d'œil.

— Je l'espère, murmure Franck, sans conviction.

Gérald s'éloigne, laissant Franck continuer ses préparations culinaires et reprendre le cours de ses pensées.

Il savait qui elle était aujourd'hui. Toutefois, il réalisait à quel point il méconnaissait qui elle était avant, cet avant qui avait façonné sa personnalité actuelle. Elle lui avait vaguement relaté le décès de sa mère. D'après Julie, un cancer virulent qui l'avait emportée rapidement. Elle n'avait pas souffert. L'enfant, n'ayant pas d'autre parent, avait été placée dans une famille d'accueil jusqu'à sa majorité. Comment s'appelaient-ils déjà ? Franck creusait au plus profond de ses méninges pour tenter de trouver des informations sur ces gens. En vain. Julie lui en avait assez peu parlé finalement. Lui, comprenant qu'elle ne souhaitait pas revenir sur le passé, tout comme elle avait du mal à envisager demain, n'avait jamais cherché à en connaître davantage. Il l'aimait, c'était bien suffisant, il n'avait nul besoin d'avoir plus de renseignements. Pourtant aujourd'hui, depuis sa conversation avec le psychiatre, cette réalité le frappait avec évidence.

Il ne savait pas qui elle était *vraiment*.

Quand ils avaient emménagé ensemble, elle disposait seulement de quelques affaires et de son diplôme. Franck l'avait toujours considérée comme une femme dynamique, insouciant, qui vivait au jour le jour, et il adorait ça. Sa force de caractère aussi. Même s'il s'en accommodait, il espérait parfois qu'elle finirait par révéler une face plus tendre, plus attentionnée à son égard et à celui de ses enfants. Leur couple ne vibrait peut-être pas à l'unisson, mais il n'oscillait pas au rythme d'un équilibre bancal. Chacun donnait du courage à l'autre, le soutenait, respectait les forces et les faiblesses de sa moitié. Et Julie était ainsi, indépendante, solitaire, un peu sauvage, un peu distante. Et si tout ça, c'était du flan ? Si, derrière cette indépendance, cette distance, ce dynamisme, se cachait en fait une âme meurtrie comme l'avait laissé entendre le docteur Lemoine ? Elle ne possédait aucun souvenir physique de son passé, pas de photo, de jouet, de doudou, ou une quelconque bricole se rapportant à sa jeunesse. Et aucun membre de sa famille pour raconter à quelle petite fille elle ressemblait.